

L'abbé Polype

par Raymond MARQUÈS

Soir tombant. Eglise vide de campagne. L'abbé Polype pénètre, pensif, tourne l'autel et s'assied sur un prie-Dieu, face au mur nu.

Polype. — Seigneur, j'ai des vapeurs. Je me dégraffe le col, je me trosse la soutane, je retire mes bas, mes souliers, regardez quelle boue ils traînent aux semelles, pardon, je vous prie, mais le racloir me sert pour épouiller les chiens des douairières de village, donc j'étouffe, l'émotion, certains soirs, colle à ma gorge comme une angine de Vincent, violette comme un vin de guerre, je tourne dans ma chambre, je ronde à travers la sacristie, je fais trois fois le tour de l'église, vous le savez, vous me guettez, je me demande si au fond vous ne m'encouragez pas dans ce sport pour me défouler par des exercices violents mais sains. Vous êtes trop paternel et je suis trop homme. Nous ne nous entendons pas comme il faudrait. Goguenard avec moi seriez-vous ? ou indifférent ? ce qui semblerait d'un moindre mal, car la moquerie me détruit. Et puis un Dieu ironique ferait-il sérieux ? Si les ouailles vous pensaient enclin à rire à leurs dépens, quelle révolution ! tout serait fichu, l'Eglise s'écroulerait faute de militants et de legs. Non, vous ne vous moquez point, trop fin connaisseur. Vous portez le masque rugueux, abrupt, âpre des maîtres auxquels nul ne s'adresse, sinon dans le désespoir, l'obligation ou par distraction. Je vous parle par métier et aussi grâce à cette confrérie qui nous unit et me permet certaines familiarités respectueuses bien sûr (à voix basse) on ne sait jamais. (Il se gratte.) Toujours des puces, sacré tour d'Enfer, monstre des voluptés rieuses, serait-ce une puce baveuse de rage ? Je me laisse emporter par une lave de jurons fleuris et décorés. Que vous importe, n'est-ce pas, mon ira de jeune homme, je veux dire d'homme encore jeune, et cette jeunesse, ah ! vous vous en doutez, comme elle est pénible à passer par-dessus l'épaule, à déposer sur le pont arrière ou à balancer dans le train-train.

J'arrive souvent à la sevrer, à la ligoter au pied de mon lit, de mon pauvre lit d'abbé minable des chemins creux et des culs-terreux de fosse à purin, je la flagelle, la paillarde, la mignarde, la poularde, la bâtarde à coups de sermon, de Bible, de Jésus par ci, de saint Pierre par là et de vous tout le temps. Mais convenez que Marie-Madeleine, la Vierge à la Clovis Trouille et la sœur du sonneur qui ne porte jamais rien sur le cul à part son tablier fendu juste assez profond quand elle se baisse pour laver les abords des fonts baptismaux, car les salopards, le père, le parrain, le grand-oncle, tous de pisser chaque fois, j'asperge, ils aspergent, ils se prennent pour qui ? Pour vous ? Pour moi ? Je n'ose rien dire pour ne pas troubler l'office, bouleverser la cérémonie et manquer peut-être de sauver une âme innocente mais qui pissera là aussi, plus tard, si je ne veille. Ah ! les poulains, les verrats, les caniches, les ouailles, oui, les futailles, pousailles, urinailles !

Je cloche, Seigneur, je me laisse griser par votre bonté et votre attention. Je me déverse, je débonde, je décuve mon vin passé, mes vendanges d'abondance, mes songeries de clairette qui titrent fort, vingt degrés. Pas mal pour un pichet de messe, à s'en trosser la chaisière, à s'en détrosser le vicaire aux fêtes du 15 août. Pardon, vous m'égarez. Et la puce maligne si mal nichée qui me grappine à suçons perdus.

Mais la jeunesse, j'y reviens, c'est ma détresse en ce moment. Oh ! ma détresse, vous souriez, je m'en doute, vous me connaissez, je n'ai que des désespoirs rentables auprès des vieilles de bénitier, barbotantes comme mouches à lait ou truies à vase, disons que je m'inquiète au sujet de Léontine. Vous voyez ? Léontine, la petite de la veuve à Gaston, je dis bien la veuve, car Gaston était trop mort pour jouer au papa. Donc Léontine, cette piotte de la passion ou de l'erreur, belle et ronde, une peau qui sent la pêche écrasée, la fleur d'oëillet, le miel juste coulé du gâteau, le sirop d'orgeat, la glycine aux crépuscules de juillet et la jument follace qui pestouille à travers les prés. Je lui souris religieusement, je la confesse régulièrement, je la détaille dévotement, je la déshabille rêveusement. Quant à la mère, mon Dieu, je ne la méprise point. C'est une noble veuve qui a du répondant humain pour un de vos serveurs tels que moi. Mais je guette la fille, pucelle paraît-il, mais ignorante à peine, assez naïve malgré tout pour croire son abbé. Voilà où j'en suis, pourquoi le col me serre et la puce m'exaspère, pourquoi je viens vous demander conseil et m'en remettre à vos suggestions. (Il se lève, fait quelques pas devant le mur, puis se rassied.)

Peut-être ne suis-je pas en état de tenter ma chance. La saison ne se prête pas aux galopades. Ma soutane s'est trop usée dans les ruses et l'on peut me reconnaître à ses effilochures. Pourtant je me sens aisé aux entournares, je remue des sentiments, je roule des équivoques agréables. Alors, Seigneur, je tente, je risque ? Que perdre ? Rien. Jusqu'ici qu'ai-je perdu ? Pas même la considération de tous. J'ai découvert réconfort et vanité satisfaite. Je roue ma roue en paon de ciboule.

Seul danger, Pentecôte, l'instituteur. Lui ne me ratera pas. Je le sais. C'est un jaloux mal foutu. Ah ! Seigneur, flanquez-lui une rude angine, une occlusion intestinale, un épanchement de synovie, une tumeur au cerveau, n'importe quoi, mais qu'il devine ma présence et ma force à travers son mal. Le bougre, faites-le clancher par charité et je vendrai par obligation, aux prochaines communions, les plus gros cierges au prix le plus fort, ceux que j'ai coulés dans les douilles de 14-18, avec les restes de suif, repeints à la chaux, des monstres flatteurs. Les familles se battront, s'éborgneront, se châtreront pour les enlever. L'orgueil, Seigneur, c'est le froment levé du bouseux, l'ergot de seigle de ces boulanges à la petite meunière pour des pétrins d'antiquaire. Je vous prédis une fortune honnêtement raflée. Aussi pour Pentecôte, songez, songez droit et bien. Pour l'Eglise. (Il se lève, s'éloigne, se retourne.)

Je voudrais vivre heureux. Un peu de bonheur conquis avec adresse et dévotion. Avoir l'impression d'être homme, vivre en harmonie avec le vacher, le facteur, le maire ou le gendarme. Faire semblant de veiller, mais corrompre et bouleverser. Fauter pour votre gloire puisque à la fin vous me pardonneriez. Quel honneur pour vous ! Quel soulagement amusé pour moi ! Si personne ne fautait, à quoi serviriez-vous ? Et même en péchant, votre utilité est contestable, du moins me l'a-t-on confessé. Je ne vous dirai pas qui. Quant à moi, je n'ose pas me prononcer. Mes idées s'embrouillent, j'ai trop de perspectives cahotantes et ménagères pour m'arrêter en chemin.

Je pourrais vous détrôner, vous vous en doutez. Certains soirs ça me démange. Faire un sermon qui vous anéantirait comme un vulgus. Je sais pré-

cher, je sais persuader, mon influence est assez grande par les campagnes. Un éreintage dont vous ne vous relèveriez pas. Un pays perdu, un ciel sauvé ! Ou l'inverse. Je suis capable de toutes les trahisons. A tous les chants du coq, je lance mes contre-prières. Belle nouvelle, hein ? Mais ceci entre nous, pour l'instant du moins. Notre secret qui nous rend complices à part égale. J'attends votre réponse au sujet de Léontine, la couquine. Salutations distinguées, Seigneur. (Il pénètre dans la sacristie.)

R. M.

Œuvres de Jean-Pierre CHABROL

ROMANS

- La Dernière Cartouche (E.F.R. 1953)
- Le Bout-Galeux (Amiot Dumont, 1955 - Gallimard, 1965)
- Fleur d'Épine (Gallimard, 1957)
- Un Homme de Trop (Gallimard, 1959 - Livre de Poche, 1968)
- Les Innocents de Mars (Gallimard, 1961)
- Les Fous de Dieu (Gallimard, 1961 - Livre de Poche, 1969)
- La Chatte Rouge (Gallimard, 1963)
- Je t'aimerai sans vergogne (Gallimard, 1967)

LES REBELLES

- Les Rebelles (Plon, 1965 - Livre de poche, 1968)
- La Gueuse (Plon, 1966)
- L'Embellie (Plon, 1968)

RECITS

- Mille Millions de Nippons, illustré par l'auteur (Plon, 1964)
- L'illustre Fauteuil et autres récits (Gallimard, 1967)
- Les Contes d'Outre-Temps (Plon, 1969)

CONTES

- Ma déchirure, conte dramatique en seize tableaux (Gallimard, 1968)
- « Jean-Pierre Chabrol raconte... » (Disque Arion, 1965)
- Titane et Bougrenette, album illustré par l'auteur (O.D.E.J. Presse et disque Arion, 1966)
- « Les Histoires Naturelles de Jean-Pierre Chabrol » (Disque Arion, 1969)